

État des lieux des études francophones dans les pays non officiellement francophones : une introduction

C(h)ris Reys-Chikuma
Université de l'Alberta

Dans ce numéro, nous avons cherché à savoir quel est l'état des lieux de la francophonie aujourd'hui en 2011, c'est-à-dire à la fois de la diffusion de la langue française et de la littérature et de la culture françaises mais aussi dans quelle mesure les littératures des pays francophones sont intégrées à cette diffusion (par l'enseignement ou d'autres moyens). Comme nos lecteurs s'en apercevront, tout en ayant un « thème » commun, les réponses sont aussi diverses que la francophonie elle-même.

Selon l'OIF (organisation internationale de la francophonie), il y a 56 pays francophones. Puisque l'ONU recense 192 pays dans le monde, il y en a donc 136 non-francophones. Ceux-ci sont évidemment très différents les uns des autres tant sur les plans démographique, économique, politique, culturel, géographique que linguistique. Certains de ces pays sont très « proches » de la France, soit géographiquement, culturellement et/ou institutionnellement (à travers l'Union Européenne, par exemple) comme l'Allemagne, soit aussi culturellement et linguistiquement comme l'Italie et l'Espagne, soit encore avant tout linguistiquement comme les autres pays hispanophones. D'autres pays comme le Japon, la Suède, l'Iran et Israël sont plus ou moins éloignés mais sont pourtant traditionnellement, et parfois de (très) longue date, francophiles. Pour certains de ces pays non-francophones, il existe déjà quelques études qui dressent l'état des lieux de leur francophonie. Ainsi aux USA ou en GB, influencées par la vague des *Postcolonial Studies*, certaines revues ont-elles régulièrement publié des articles ou des « rapports » sur l'état du français et/ou de la francophonie.¹ Certains d'entre eux ont d'ailleurs fait l'objet de débats parfois assez âpres dans et en-dehors des cercles universitaires sur le déclin, justifié ou pas, du français, et sur ses causes possibles comme le refus en France du multiculturalisme et de la francophonie au-delà de ses discours et institutions officielles.² Plus largement ces études mettent en évidence le « sauvetage » du français (que ce soit sa langue, sa culture et sa littérature) à travers le développement de nouveaux cours où s'enseigne directement la francophonie (souvent concentrées sur une région comme l'Afrique noire, le Maghreb, les Caraïbes ou le Québec). Souvent aussi ces discours sur la francophonie et les études postcoloniales ont transformé certains cours francocentristes (langue et culture classique, traditionnelle, scolaire, officielle de France) en cours qui intègrent la diversité ou le multiculturalisme en France.

D'autres pays comme l'Italie par exemple avait déjà fait l'objet d'un état des lieux dans au moins deux revues, *Francofonia* (un numéro spécial de 2004) et *Présence francophone* (2003), d'ailleurs par les mêmes auteurs. Comme le notent celles-ci (Minelle

¹ Voir par exemple l'article de Kemedjio, Cilas. « Enseigner la littérature francophone : à la recherche de la banalisation ». *Présence francophone* 60 (2003) : 54-63.

² Voir « The Death of French Culture », *Time*, November 21, 2007 (par Donald Morrison); *The Guardian*, December 8, 2007 (par Bernard-Henry Lévy); *The Independent*, December 6 2007 (par John Lichfield).

et Picard), dans le numéro spécial de *Francofonia*, si le « tableau [est] assez clair, [il est aussi] provisoire, [...] [et] en mutation constante ». Ce tableau de 2002 pour l'Italie demanderait donc une mise à jour pour de multiples raisons dont le progrès constant de la globalisation économique et technologique n'est pas le moindre. Chaque année les études françaises et francophones font en effet face à des nouveaux défis comme la tendance renforcée vers un monolinguisme anglais ou la montée d'autres langues majeures comme le chinois ou même régionale comme le swahili.

Le français et les études francophones sont aussi enseignés dans une série de pays non-francophones plus ou moins « petits » (démographiquement ou en terme de pouvoir économique, militaire et/ou politique à l'échelle globale) ou moyens mais plus ou moins « éloignés » du français (géographiquement, historiquement, culturellement ou linguistiquement). Ceux-ci n'en présentent pas moins un intérêt certain pour le développement des études du français et de la francophonie vu l'accroissement du rôle du « soft power » dans le monde.³ Car comme la France l'a compris très vite en aidant à la multiplication des Alliances françaises et autres Instituts français de par le monde ou en créant un des premiers Ministère de la Culture il y a plus de 50 ans, la culture joue un rôle de plus en plus important sur les plans économiques et politiques. Si la France elle-même fut assez lente à intégrer la Francophonie dans son enseignement et ses institutions de diffusion de « soft power », certains pays non-francophones le font avec ou sans l'aide de la France. Comme plusieurs des auteurs des articles l'affirment dans ce numéro cette intégration des études francophones contribuent en fait à une meilleure diffusion de la langue française et à un vrai dialogue interculturel entre les pays francophones, la France et les pays francophiles.

Les huit articles présentés dans ce dossier spécial du numéro 4 de *AF* ont le premier avantage d'être récents et donc de présenter bien que de manière très différente, directement ou indirectement, un rapport sur l'état des lieux de la francophonie. Par ordre alphabétique, ces pays sont : l'Allemagne, la Finlande, l'Iran, Israël, l'Italie, le Japon, la Suède et le Vietnam. Avec ces 4 régions, les pays nordiques : la Finlande et la Suède, et du Nord, l'Allemagne ; un pays du Sud européen, l'Italie ; des pays du Sud-est asiatique : le Japon, le Vietnam; et le Moyen et Proche Orient, avec l'Iran et Israël ; ils nous viennent donc bien des quatre coins du monde.

Ce qui apparaît clairement en lisant ces huit interventions c'est la confirmation de ce que le français de France (langue et surtout sa culture) a perdu de son statut privilégié dans les deux ou trois décennies les plus récentes. Ceci est dû à divers facteurs dont le plus évident est l'extraordinaire montée de l'anglais. Mais ces articles semblent aussi confirmer ce que tout « francophoniste » savait déjà, c'est-à-dire que d'une part la « francophonie » joue un rôle clé pour maintenir une place encore honorable au français. D'autre part, les études francophones enrichissent les études françaises et même les études des pays qui accueillent les études francophones.

On le sait aux États-Unis par exemple, les études francophones ont renouvelé l'intérêt pour le « français », lui permettant ainsi de maintenir ou même parfois de remonter la pente du déclin. Ceci est non seulement évident sur le plan quantitatif (les

³ Le « soft power » ou la « puissance douce » est concept « inventé » par John Nye pour décrire la capacité d'un acteur « politique » à influencer indirectement un ou d'autres acteurs à l'aide de moyens non-coercitifs (par exemple militaire—hard power). Les exemples les plus populaires seraient l'industrie hollywoodienne pour les USA et la politique culturelle française pour la France.

effectifs d'étudiants, les postes de professeurs ou même les sections de français dans les départements de langues ou d'« humanités », mais aussi sur le plan qualitatif. Comme le montrent certains des articles réunis ici, les « Études Françaises » se sont en effet renouvelées aussi qualitativement grâce à la Francophonie. S'il est rare de voir des départements entiers ou même des cours systématiquement consacrés à la Francophonie dans ces pays francophiles, plus courant et plus nouveau me semble être le fait que à son tour les études françaises qui ont récemment (très récemment pour certains pays) intégré les études francophones, sont influencés par la pensée francophone postcoloniale.⁴

Deux articles montrent en effet comment les outils francophones postcoloniaux ont influencé le mode de pensée de certains chercheurs non-francophones au-delà même de leur spécialité. Ainsi dans « Sergio Atzeni et Patrick Chamoiseau : frères bergers de la diversité », Ramona Onnis « propose d'analyser de quelle manière les modèles esthétiques et idéologiques théorisés par des écrivains antillais peuvent être exportés hors de la francophonie ». Onnis établit un parallèle tout à fait fascinant entre l'œuvre de l'écrivain Sergio Atzeni qui met en scène la Sardaigne, cette île italienne, à la langue et à la culture spécifiques longtemps méprisées par son « centre » continental (Florence, Rome), et l'œuvre de Patrick Chamoiseau, le célèbre écrivain martiniquais. Elle nous montre aussi comment Atzeni, traducteur de Chamoiseau en italien, introduit des « éléments » sardes dans ses traductions pour rendre le « créole » littéraire de Chamoiseau apparent et pour créoliser l'italien tout en restant compréhensible pour les lecteurs italiens.

Contrairement à l'Italie, la langue et la culture française au Japon sont statistiquement négligeables (nombre d'étudiants et de professeurs). Pourtant, pour diverses raisons, elles ont toutes deux réussi à garder un certain prestige qu'elles avaient acquis le siècle précédent (depuis Meiji en 1868). Dans « Une application de la pensée créole aux problématiques japonaises—de l'antillanité à la japonésinité », Bunta Ozaki nous explique que paradoxalement l'une des raisons récentes de cette persistance de l'enseignement du français vient de la critique du francocentrisme dans les études postcoloniales utilisée pour mettre en question un certain nippocentrisme. Ce francocentrisme venait à la fois de la France officielle très présente au Japon (à travers ses nombreuses institutions culturelles comme l'Institut français, l'Alliance française, etc.) et du conservatisme des milieux enseignants japonais. D'abord un effet de mode au sens superficiel et ensuite utilisé comme critique anti-française et pro-nationaliste dans les années 1980-90 du « Japan Number One »,⁵ après 2000, s'est développé un nouvel intérêt pour la diversité francophone intérieure à la France (banlieues, multiculturalisme) et extérieure (les autres pays et cultures francophones). Inspiré par les critiques de Chamoiseau vis-à-vis du colonialisme dans les Caraïbes par la France continentale, Ozaki avec d'autres chercheurs ont commencé à comparer la situation d'une de leurs îles « colonisées » (Okinawa) avec son « centre » continental (les quatre îles principales avec comme centre le triangle Kyoto-Tokyo-Osaka) pour produire une autocritique des plus intéressantes du mythe sans cesse renouvelé du « Japon éternel »,

⁴ On sait qu'aux États-Unis par exemple, les textes francophones postcoloniaux de Césaire, Fanon et Memmi ont joué et jouent encore un rôle non négligeable dans les *Postcolonial Studies*.

⁵ Un autre facteur (non mentionné par Ozaki) est l'influence des investissements japonais en Afrique (entre autres francophone).

unique, monoracial, monoculturel contre les réalités multiculturelles japonaises (Okinawain, coréen, aïnou, nouveaux immigrés à partir des années 1980).

Dans « Une Francophonie plurielle : Le cas d’Israël », Eliezer et Miriam Ben-Rafael cherchent une apparente cohérence à l’apparente « cacophonie de francophonies ». En effet, la francophonie israélienne, c’est-à-dire l’ensemble des Israéliens qui parlent le français, varie grandement en fonction de plusieurs critères comme la génération, le pays d’origine, ou la classe sociale. Certain[e]s sont en effet arrivé[e]s dans les premières années de la Fondation du pays venant de France ou des ex-« colonies » françaises—Maroc, Algérie, Tunisie—, soit comme élites diplômées ou comme travailleurs manuels ou petits propriétaires, créant une langue hybride comme le « franbreu » ou reproduisant un français standard mais qui sert de « marqueur pour la nouvelle diaspora transnationale chez les immigrants des années 1990 et 2000 ». Cependant les auteurs concluent que « envers et contre toutes les différences de leurs expériences de vie, ces acteurs peuvent se comprendre ».

Dans « Entre désirs de canon et américanisation—le statut complexe des Etudes Francophones en Allemagne », Timo Obergöker nous rappelle que l’Allemagne a produit de grands spécialistes de la langue française et de la « Romania » à travers la tradition romanistique et philologique. Mais celle-ci a depuis la fin de la première guerre mondiale plutôt été un obstacle au développement des études francophones. Ainsi le français aujourd’hui encore n’est ni appris ni enseigné seul mais toujours avec une autre langue romane (l’italien, ... et de plus en plus l’espagnol). Cependant, l’esprit revancharde de l’entre deux guerres et surtout la politique nazie ont fait fuir ou mourir les meilleurs de ces spécialistes. Puis, les initiatives du dialogue franco-allemand dans le cadre de la formation de l’union européenne ont tendu à favoriser la langue et la culture française de France aux dépens des études francophones intégrant les cultures hors de France ou hors de la France officielle (banlieues). Heureusement, les études francophones se sont développées dans d’autres départements comme la sociologie, l’histoire ou les sciences politiques. Tout récemment les choses semblent toutefois changer en particulier grâce surtout à l’engagement d’un certain nombre de professeurs contre ces puissantes résistances institutionnelles car, conclut Obergöker, il y a aussi « une réelle demande de francophonie de la part des étudiants » allemands.

Dans « Les avantages de la méconnaissance de la francophonie : le cas de la Suède », après nous avoir rappelé que la Suède, comme une majorité de pays, a choisi l’anglais comme deuxième langue, Premat nous explique que, à côté de l’allemand et l’espagnol, pour diverses raisons (dont la longue tradition francophile suédoise et son potentiel multilingue), le français conserve certains avantages qu’il devrait garder à condition d’amplifier ses stratégies de conquête de nouveaux publics. L’auteur nous donne alors une liste de solutions pratiques pour consolider voire amplifier ces gains tels que le développement du français professionnel, la relance des certifications et le rôle des activités liées aux diverses francophonies. Selon l’auteur, c’est sur ces bases que les études francophones se développeraient plus sûrement dans les universités et dans l’espace public dans ce pays du Prix Nobel de littérature (dont le français/ francophone Le Clézio fut le récipiendaire en 2010). Ces stratégies s’intègrent bien dans le cadre de cette longue tradition d’engagement tiers-mondiste de la Suède et continuent, par exemple, dans le cadre de la diffusion de la littérature de langue française en invitant des écrivains

francophones comme Mestokosho d'origine canadienne-inue ou Edem Awumey d'origine togolaise.

Dans « Les études francophones en Finlande : Entre francophonie liquide et solide », Fred Devin et Marjut Johansson basent leur article sur l'étude d'un questionnaire distribué à tous les enseignants-chercheurs des universités finlandaises impliqués dans les départements d'études dites françaises pour tenter de faire le point sur l'intégration de la f/Francophonie. Ils posent également la question des définitions du terme « francophonie », en proposant l'hypothèse d'une double francophonie, solide (la francophonie canonique, officielle et politique) et liquide (pratiques du français qui vont au-delà de ces frontières). Les résultats montrent que la notion de f/Francophonie semble a priori intégrée dans les dispositifs universitaires finlandais mais qu'elle n'a pas une place centrale ni une définition stable. Ils proposent alors une approche « liquide » de la f/Francophonie qui « permettrait de sortir de ces frontières officielles et d'en élargir les champs conceptuels et méthodologiques ».

Pour comprendre l'article de Pham Van Quang intitulé « Trajectoires éditoriales de la littérature francophone vietnamienne », il faut d'abord rappeler que le Vietnam est une ancienne colonie française qui, même si le français y est aujourd'hui tout à fait négligeable dans la réalité quotidienne, est encore un pays officiellement francophone. Quoique relativement peu critique du système colonial,⁶ Van Quang présente une perspective intéressante de la langue et la culture francophone vietnamienne à travers l'histoire de l'édition au Vietnam et puis en France des livres vietnamiens en français. Pham pose la question de la possibilité de la réception critique de la littérature vietnamienne francophone en sachant que le champ est dominé par les critiques québécoise, africaniste, maghrébine et antillaise au point de ne trouver aucune observation sur l'édition francophone au Vietnam dans l'étude récente de Luc Pinhas, *Éditer dans l'espace francophone* (2005). Il est en fait malaisé d'établir une histoire du système éditorial au Vietnam car « cela consiste largement à observer des mouvements historiques et politiques qui agissent fortement sur l'espace de production et de commercialisation du livre francophone ». Pham montre alors comment certains auteurs et certaines œuvres ont pourtant réussi à se faire une place sur le marché français et francophone envers et contre tout.

Dans « Parcours de la francophonie en Iran : une francophonie latente », Mahmoud Gashmardi et Ebrahim Salimikouchi retracent une histoire sans doute assez peu connue qui est celle du français en Iran. Très prisé par les élites perses dès le dix-huitième et jusqu'au début du vingtième, le français décline sous la pression de l'anglais à partir de la Deuxième Guerre mondiale. Les auteurs nous montrent cependant à quel point il a pénétré à la fois la langue perse à travers de très nombreux emprunts linguistiques et la culture iranienne à travers de très nombreuses traductions d'œuvres littéraires et des sciences sociales de langue française. C'est cette pénétration qu'ils appellent la « francophonie latente ». Les auteurs montrent aussi que si juste après la révolution islamiste et nationaliste de 1979, le français enseigné va être expurgé de son francocentrisme dans les manuels et les pratiques d'enseignement, dès les années 2000,

⁶ Pour une vue plus critique, voir l'article de Ching Selao publié dans *Présence francophone* en 2003 et *Le roman vietnamien francophone : orientalisme, occidentalisme et hybridité*. (Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 2011) dont nous ferons le compte rendu dans notre prochain numéro.

les enseignants, se sentant isolés et privés de contacts avec la langue et la culture française, vont exprimer un désir profond de renouer avec un apprentissage plus dynamique et plus ouvert. Enfin, ils perçoivent la culture iranienne comme étant de plus en plus ouverte aux littératures francophones tant des auteurs persanophones comme Yasmina Reza ou Atigh Rahimi que des auteurs francophones anciens et nouveaux comme les Kateb Yacine, Amin Malouf et Ahmadou Kourouma. Ils concluent en prédisant que ces contacts interculturels avec ces diverses francophonies pourraient « constituer un thème majeur de la francophonie dans le monde », ce à quoi notre revue tente de contribuer modestement.

En 2^{ème} partie du numéro, nous trouverons deux articles contributions libres. En premier lieu, dans l'article intitulé « Entendre le sens du silence : Africanité résiduelle et francophonie véhiculaire chez Ahmadou Kourouma », Ludovic Obiang se demande si l'identité d'un auteur tient à la langue qu'il utilise alors que toute langue est porteuse de culture et toute culture peut transformer la langue d'emprunt et l'adapter à son génie. Il soutient donc qu'il y aurait, avant la langue, un ancrage originel qui conditionne l'écriture du romancier. De manière originale, Obiang montre que tant sur le plan des valeurs, que de la narration et du style, Kourouma affirme sa vision cynégétique du monde. Il cherche alors à mettre à jour ce système de pensée qui permet d'accéder au non-dit du texte « qui fait la singularité de l'écrivain malinké, exemple probant de spécificité africaine dans le cadre de la francophonie ». Dans « *Albertine en cinq temps masculinisée ? Regard féminin/masculin sur la traduction polonaise* » Aleksandra Chrupala et Joanna Warmuzinska-Rogóz nous offrent une perspective originale, féministe, sur l'adaptation/traduction d'une des œuvres les plus intéressantes d'un des auteurs francophones des plus fascinants à savoir *Albertine en cinq temps* de Michel Tremblay. On le sait comme Flaubert « parle » pour Madame Bovary, Tremblay fait parler une/des femme/s. Mais le traducteur et le metteur en scène de cette pièce en polonais sont aussi deux hommes. Les auteures de cet article se demandent alors dans quelle mesure ce facteur masculin a eu un impact sur la représentation du féminin. Dans le cadre des réflexions sur le genre/gender et la traduction comme celles de Lori Chamberlain, les deux auteures « tentent d'étudier le degré de "masculinisation" du langage des personnages féminins chez Tremblay dans la traduction polonaise ».

Bonne lecture !

Bibliographie

- Gnocchi, Maria Chiara, & Cristina Minelle. « Le Letterature francophone in Italia/Les Littératures francophones en Italie ». *Francofonia* 46 (2004).
- Kemedjio, Cilas. « Enseigner la littérature francophone : à la recherche de la banalisation ». *Présence francophone* 60 (2003) : 54-63.
- Minelle, Cristina, & Lucie Picard. « Stratégies de légitimation et modalités de réception des littératures francophones en Italie ». *Présence francophone* 61 (2003) : 152-164.
- Nye, S. John. *Soft Power : The Means to Success toin World Politics*. New York : PubicAffairs, 2000.
- Selao, Ching. « Y a-t-il une réception critique de la littérature vietnamienne francophone ? ». *Présence francophone* 61 (2003) : 166-89.